

Le commerçant et le comptable

Adaptation d'Eesha Sardesai

Quelque part dans les Alpes, niché dans une vallée sinueuse au pied d'une montagne majestueuse, il y avait un petit village. Et juste au centre de ce village, il y avait une boutique. C'était un magasin où l'on trouvait de tout, de la nourriture, du savon et même des gants et des bonnets de laine moelleuse. Les habitants du village adoraient absolument cet endroit. Ils passaient le matin avaler une tasse de thé tout en parcourant les journaux. Ils débarquaient au milieu de l'après-midi pour chercher quelque chose dont ils avaient désespérément besoin à ce moment-là – des bougies, du fil, un remède à base d'herbes pour un rhume. Ils passaient une tête le soir pour dire un rapide bonsoir aux gens qui étaient là. C'était une boutique, c'était un lieu de rencontre ; c'était un carrefour et un foyer pour tous.

La boutique était tenue par un couple, le mari et la femme, qui en avaient hérité de leur famille juste après leur mariage. Ils s'appelaient Hans et Frieda et étaient très aimés des villageois ; leur regard aimable et leur conversation facile faisaient partie de la boutique au même titre que ses corniches de bois en pente et que ses rayonnages remplis de produits.

Hans et Frieda adoraient leur travail ; c'était leur passion et leur contribution à leur communauté. Et même si leurs gains n'étaient guère extravagants, ils ne voyaient aucune raison de se plaindre. À la fin de chaque semaine, ils notaient leurs dépenses et leurs revenus dans un grand livre relié de cuir, du genre avec des pages épaisses comme du parchemin qui s'enroulent dans les coins. Ils avaient toujours ce qu'il leur fallait. Ils pouvaient élever leur jeune fils et mener une vie confortable.

Ainsi, dix, vingt, vingt-cinq ans passèrent. La vie s'écoulait dans le village et la boutique restait la même pour l'essentiel, relique d'un présent éternel.

Chaque matin, elle ouvrait et chaque soir elle fermait. Les gens entraient et sortaient. Le cuir du livre de comptes s'assouplissait avec l'âge et sa couleur virait au brun-roux marbré.

Pendant tout ce temps, le fils du couple, Andreas, grandit. Désireux d'en apprendre plus sur le monde au-delà de son village, Andreas alla poursuivre ses études à quelques villes de là. Il y découvrit de nouvelles idées, de nouvelles perspectives et des manières de faire les choses plus avancées, plus efficaces. De temps en temps, il pensait à la façon dont il pourrait appliquer certaines de ses connaissances à l'affaire de ses parents, afin de rendre la boutique encore plus attrayante pour les clients.

Un soir où Andreas était revenu à la maison voir ses parents, il s'assit à la table où son père comptait les gains du jour. Il enregistra la scène familière : l'odeur de moisi des poutres de bois, le fatras des produits empilés sur les rayonnages.

« Père ? » dit-il au bout d'un moment.

« Oui, mon fils ? » répondit son père. Il regardait la pile de billets et de pièces devant lui, une paire de lunettes demi-lune sur le nez.

« Tu n'as jamais pensé à ... faire quelques changements ici ? »

« Des changements ? » Le père n'écoutait qu'à moitié.

« Oui, je veux dire, ne le prends pas mal, ce que tu as fait de cet endroit est magnifique. Tout le monde aime la boutique. C'est juste que je pense que nous pourrions la rafraichir un peu. Y mettre un peu plus d'ordre. »

Le père retira ses lunettes et regarda son fils.

« Qu'est-ce que tu as en tête ? »

« Bon, regarde juste comment tu comptes l'argent. Tu utilises toujours le même livre que quand j'étais enfant. » Le fils attira le grand livre vers lui. Il était plein à craquer de feuilles de papier. La reliure se défaisait. Chaque page était couverte de minuscules griffonnages, les calculs des gains d'années très anciennes.

« Tu vois ? dit le fils. C'est difficile de lire ceci, encore plus de l'utiliser. Peux-tu réellement dire comment marche la boutique à partir de ce grand livre ? Comment sais-tu si cette affaire peut se maintenir à l'avenir, si elle se développe comme elle devrait ? »

Son père leva les sourcils. Sa manière simple de compter les couts et les dépenses avait plutôt bien marché pour lui pendant toutes ces années. Mais son fils avait peut-être raison, se dit-il. Cela faisait vingt-cinq ans que cela durait. Peut-être *devraient-ils* se mettre à jour.

« Qu'est-ce que tu nous conseilles de faire, mon fils ? »

« Je connais un bon comptable qui vit dans la ville voisine. Je vais lui demander de jeter un coup d'œil sur nos finances. »

Quelques jours plus tard, on frappa à la porte. Un homme petit et corpulent entra ; il portait un gros manteau noir, le col dur et amidonné et un haut-de-forme. « Bonjour, je suis Monsieur Imhof, se présenta-t-il, et je suis le comptable ! » Il enleva son chapeau avec un grand geste.

Hans, qui était en train de garnir des rayonnages, salua ce Monsieur Imhof. Pendant qu'il lui faisait visiter la boutique, l'homme regardait les différents articles en vente, en saisissant quelques-uns et émettant un occasionnel « *Hmm* » ou « *Aaaah* » ou « *Harrumph* ». Hans ne savait pas trop comment interpréter ces bruits, mais il resta très aimable, comme toujours, conduisant Monsieur Imhof jusqu'au bureau avec le grand livre et les factures et lui offrant une tasse de thé.

Monsieur Imhof secoua sèchement la tête. Au lieu du thé, il ôta son chapeau, sortit un stylo et son propre livre de notes bien relié et se mit au travail.

Quelques heures plus tard, il se leva et remit son chapeau sur la tête. « Bon, dit-il, il y a beaucoup de travail, beaucoup à recompter et à réévaluer, mais je vois ce qu'il en est. Je reviendrai demain. »

Donc, il revint le lendemain. Et le surlendemain. Et le jour d'après. Cela continua ainsi pendant quelque temps. Monsieur Imhof arrivant le matin, faisant le tour de la boutique avec un grognement ou un froncement, puis examinant les livres jusque tard dans l'après-midi.

Un jour, au bout de quelques semaines de cette routine, Frieda remarqua que son mari était devenu étrangement silencieux. C'était une belle journée, chaude et ensoleillée, la lumière entrait par les fenêtres. La boutique était pleine de gens, dont beaucoup discutaient avec animation de ce qu'ils voulaient acheter pour une randonnée ou un piquenique dans la montagne.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Frieda. Pourquoi es-tu tellement silencieux ? »
Hans regarda ses mains, le front plissé. Il ne répondit pas.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu sais que tu peux me le dire. »

« C'est le comptable. Monsieur Imhof. » Les rides de son front se creusèrent encore.

« Qu'est-ce qui se passe avec lui ? »

« Hier soir, en partant, il, il m'a dit... » La voix de Hans devint inaudible.

« Oui ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

Hans soupira et lâcha : « Il a dit que nous allions faire faillite. »

« Quoi ? demanda sa femme. Comment est-ce possible ? »

« OK, bon, nous ne sommes pas réellement en faillite maintenant, mais Monsieur Imhof a dit que nous *pourrions bien* faire faillite à l'avenir ! Il a dit qu'il faut agrandir la boutique, qu'il faut avoir plus de clients et des produits différents, que nous avons tout fait de travers. »

Il se prit la tête dans les mains, complètement abattu.

Frieda fit des yeux le tour de la boutique. Les gens se bousculaient dans les allées étroites, riaient, parlaient, faisaient des provisions. Une file de clients commençait à se former à la caisse. Elle se retourna vers son mari.

« Permets-moi une question, mon chéri. »

« Oui ? » dit l'homme d'une voix sourde. Il avait toujours la tête dans les mains.

« Cela fait des années que nous possédons cette boutique, non ? »

« Oui. »

« Et pendant tout ce temps, nous avons toujours eu des clients ? »

« Oui. »

« Et tu as toujours enregistré avec soin les factures et les dépenses, non ? »

« Oui. »

« Et nous avons toujours eu assez d'argent ? »

« Oui. »

« Et nous avons été heureux ? »

« Oui, très heureux. »

« Alors, qu'est-ce qui a changé ? »

L'homme leva les yeux vers sa femme. L'expression de son visage – jusque-là pleine de chagrin, d'angoisse – s'éclaircit.

Et alors, il dit :

« Le comptable. »

